

sous forme de vieilles femmes; elles se tiendront dans une pièce où l'obscurité est totale; s'il peut désigner celle qui est la plus jeune et la plus jolie, le charme sera rompu et il pourra épouser celle qu'il voudra. Il songe au bourdon et l'appelle; l'insecte lui dit qu'il volera autour de la tête de celle qu'il devra désigner. Fanch choisit comme il faut et, dans la chambre subitement éclairée, apparaissent trois belles princesses; mais le garçon renonce à en épouser une et les laisse reprendre seules et déguées le chemin de l'Espagne.

Lui se rend à Paris et descend au meilleur hôtel devant le palais du roi. De la fenêtre de sa chambre, il voit la fille unique du roi, jeune princesse d'une grande beauté qui, de son côté, remarque le garçon. Les deux jeunes gens passent des heures à se regarder l'un l'autre. Un beau jour, Fanch se change en épervier, va voltiger autour de la fenêtre de la princesse qui prend le bel oiseau, le fait mettre dans une cage et veut l'avoir dans sa chambre. Redevenant homme, Fanch se fait reconnaître et il vit désormais auprès de la princesse, homme la nuit, oiseau le jour. Bientôt, les traces de leur fréquentation deviennent manifestes, le père qui est le dernier à s'en apercevoir, se fâche, l'épervier redevient homme, s'explique avec le roi, reçoit la fille en mariage.

Un fils du roi de Turquie qui faisait la cour à la princesse, furieux, décide de se venger; il recherche l'amitié de Fanch, lui propose un voyage en mer et le fait tomber dans l'eau. Et la sirène qui se trouvait là le saisit aussitôt en disant :

— Il y a longtemps que je t'attendais.

Elle l'entraîne au fond des mers et l'y retient deux ans. Vainement, il la supplie de le laisser revenir un peu à la surface pour qu'il revoie le soleil et la terre. Enfin, cédant à ses prières, la sirène accepte un jour de le tenir un instant sur les paumes de ses mains au-dessus de la mer pour qu'il puisse contempler une dernière fois sa terre natale. Mais aussitôt qu'il émerge, Fanch se souhaite en épervier et il s'élève bien haut dans les airs. Puis il se rend à Paris où il redevient homme. Il apprend que le prince turc doit épouser la fille du roi qui, croyant son mari mort, et longtemps inconsolable, a fini par accepter. Fanch, « par la vertu de l'épervier » (!), souhaite devenir un prince plus beau et plus richement paré que tous ceux de la noce, ce qui se réalise aussitôt. Il fait dire à la princesse, attablée pour le repas de mariage, qu'il désire lui parler en secret. Il se fait reconnaître. La princesse, ravie, amène son mari retrouvé à la table où tout le monde admire le bel inconnu. A la fin du repas, elle pose une question au roi son père et au prince de Turquie : elle avait une jolie petite clef d'or qui ouvrait son trésor et elle l'a perdue; elle a fait faire une nouvelle clef, mais vient de retrouver la première; laquelle prendre ? — L'ancienne, dit le roi. — L'ancienne, répète le prince. Alors elle présente son premier mari revenu. Celui-ci révèle la trahison de son rival et ordonne aux valets de faire chauffer un four à blanc pour l'y jeter.

Conté par Barbe Tassel, de Plouaret (Côtes-du-Nord), Luzel, Contes de

Basse-Bretagne, II, pp. 381-418. Le conte avait été déjà résumé dans Luzel, 5^e rapport, p. 36.

Nota. — Bien qu'elle soit la plus complète des versions françaises relevées, celle-ci est altérée et contaminée. On y trouve successivement deux formes du motif des animaux reconnaissants; la reconnaissance à la suite du partage d'une proie entre trois bêtes, qui donne le pouvoir de se métamorphoser, déjà rencontré dans le T. 302 (II : A) et assez fréquent dans le T. 316; la reconnaissance à la suite d'un service rendu ou d'aliments fournis, appartenant plus souvent aux T. 531 et 554. Ici la deuxième forme a amené l'épisode du passage dans le château des trois princesses enchantées, qui est une forme altérée du T. 554. Il est à remarquer que le don de métamorphose accordé par le loup n'est utilisé qu'accessoirement dans le développement du récit. Enfin, nous retrouvons le motif final si fréquent de la clef perdue et retrouvée (v. T. 313, VII F).

*
**

LISTE DES VERSIONS

(En raison du petit nombre et de l'hétérogénéité des versions, nous en donnons le contenu sans décomposition préalable.)

1. DEULIN. *Cambrinus*, 83. *La dame des clairs*, 1^{re} partie : T. 310; 2^e partie : T. 316. Éléments empruntés à la version de Grimm.

2. COSQUIN. *C. Lor.*, n° 15 (I, 166). *Les dons des trois animaux* (voir T. 302). Un rival jette à l'eau le cordonnier, libérateur de la princesse, qui est avalé vivant par une baleine. Un mendiant joue du violon sur un bateau, consent à jouer pour la baleine qui aime la musique, un quart d'heure d'abord à condition qu'elle lui montre la tête du cordonnier, une demi-heure pour qu'elle le montre jusqu'aux cuisses, trois quarts d'heure pour qu'elle le montre entier. Le cordonnier s'échappe en aigle, arrive le jour du mariage de la princesse, se fait reconnaître, châtie son rival.

3. LUZEL. *C. B.-Bret.*, II, 381 = 5^e rapport, 36. *La Sirène et l'Épervier* (résumé ci-dessus).

4. R.T.P., XXV (1910), 413, Basse-Bretagne (Frison). *Le capitaine et la sirène*. Alt. Une sirène demande à capitaine de navire en mer de lui rapporter peigne et démêloir du lieu de déchargement; il oublie, achète ailleurs. Au retour, la sirène fâchée dit qu'elle lui enlèvera son fils. Celui-ci averti, voyage en évitant le bord de la mer, rencontre une vieille qui lui donne boule pour le conduire et baguette qui lui servira, dépêche pour corbeau cadavre de noyé et reçoit plume avec pouvoir de se transformer. La boule le mène à château; tour à tour en corbeau grâce à la plume, en jeune homme grâce à la baguette, il y conquiert et épouse une princesse. Se promenant en mer, il fuit en corbeau la sirène qui veut le saisir et qui réussit seulement à emmener sa femme. Le garçon la cherche sept ans, consulte une vieille femme qui lui donne trois cheveux pour couper la chaîne qui retient sa femme prisonnière, quand elle viendra voir la vieille (cont. par T. 403). Un autre récit bas-breton de Frison, R.T.P., XXII (1907), est une forme abrégée de cette version.

5. BARBEAU. *Canada*, II, p. 52, n° 52. *La sirène*. Le riverain d'un fleuve fait vivre femme et fils du rapport de sa goélette. Dans une tempête, une sirène lui assure vie sauve et sa charge de poisson s'il lui promet son fils. Promet. Quand il veut l'amener, la mère cache son fils. Reproches de la sirène, nouvelle promesse. Vend la goélette avec le poisson. Le fils part pour échapper à la sirène (voir T. 302 pour la suite)... Il emmène la princesse qu'il a libérée et épousée en voiture le long du fleuve, descend boire, est avalé par la sirène. La princesse demande à la sirène d'ouvrir la bouche et laisser passer la tête de son mari pour qu'elle lui dise un mot. Il s'échappe en aigle.

6. PARSONS. *F. L. Antilles*, II, 109, Guad., n° 69. *Dé'fwé a* (Les deux frères). Éléments incorporés dans T. 303... L'aîné des deux frères partage un cadavre entre lion, pélican, fourmi, reçoit poil, plume et patte qui lui donnent pouvoir de se transformer. Après son mariage avec la princesse, l'aîné va se baigner (le petit poisson dont ils sont nés avait dit que les deux frères devaient éviter la mer). Une baleine l'avale. La femme demande à la baleine de lui montrer la tête, puis le corps de son mari, et il s'échappe en pélican.

*
**

Extension. — Quelques versions éparses en Allemagne, Danemark, Suède, Laponie, Écosse, France, Italie, Espagne, Grèce, Canada et aux Antilles.

*
**

On ne connaît guère plus d'une vingtaine de versions de ce conte, et encore la plupart sont-elles contaminées, le plus souvent, par le T. 302 comme nous l'avons signalé déjà en étudiant ce type, mais aussi par les T. 303 et 554.

Les éléments qui composent organiquement le conte semblent être les suivants, qui se trouvent aussi dans la version de Straparola, la plus anciennement notée : Un enfant est promis ou voué à un génie des eaux; devenu homme, il part pour lui échapper et reçoit les dons d'un oiseau ou de trois animaux; grâce à sa métamorphose en oiseau, ou aux dons des animaux, il fait la conquête d'une princesse qu'il épouse; il est enlevé par le génie des eaux un jour qu'il va sur mer ou s'approche de l'eau; son épouse qui offre des objets précieux (on supplie le ravisseur), obtient de le voir jusqu'au cou, puis jusqu'à la ceinture, puis tout entier, et il s'échappe en oiseau.

Les objets offerts sont généralement au nombre de trois : trois pommes de cuivre, d'argent, d'or dans la version de Straparola et dans une autre version italienne; objets d'or : pomme, flûte et rouet dans Grimm; peigne, anneau, pantoufles dans une version du Palatinat; de simples pommes en Grèce.

Comme dans notre version lorraine, c'est l'amour de la musique qui amène le ravisseur à montrer son captif et à le laisser échapper dans une version de Suède et dans une de Laponie.

Au lieu d'une ondine (Nixe) ou d'une sirène qui emmène le héros, c'est parfois un monstre qui l'avale (baleine dans nos versions 1 et 6, drakos en Grèce.)

Conte type n° 317¹

LE PETIT BERGER ET LES TROIS GÉANTS

Non classé dans Aa. Th.

Version de Haute-Bretagne. — LE PETIT FORGERON

Résumé

Un petit garçon travaille comme apprenti dans une forge. Un jour, son patron n'ayant pas grand ouvrage à lui donner, l'apprenti demande à le quitter pour voyager. Son maître lui remet avant qu'il parte un sabre et une casquette. Le garçon marche trois jours sans boire et sans manger, et aperçoit enfin une maison où il entre pour demander à être domestique. On veut bien le prendre, mais on lui déclare que tous ceux qui l'ont précédé ont été tués pendant qu'ils étaient aux champs sans qu'on sache comment cela s'est passé. Le garçon prend néanmoins l'emploi en déclarant qu'il n'a pas peur, et après avoir mangé à sa faim, se dirige vers la pâture qu'on lui a désignée. S'apercevant que toutes les barrières ont été coupées, il se met à les réparer quand arrive un géant monté sur un grand cheval, qui lui interdit ce travail et le menace de mort. Le petit forgeron ne s'émeut pas, accepte le combat, prend son sabre, coupe la tête du géant et celle du cheval et les pousse en disant : « Tenez, vous avez encore les pattes pour danser. » A la maison, on lui demande s'il n'a rien vu et il répond : « J'ai vu quelqu'un qui n'ennuiera plus personne. » Le lendemain, puis le surlendemain, il trouve encore ses barrières coupées et tue de même un deuxième, puis un troisième géant. Après la mort du troisième, il prend la route par laquelle les géants sont venus et arrive à leur château où il trouve leur mère en pleurs, inquiète du sort de ses fils. « Je sais où ils sont, dit le garçon, et je vous les montrerai si vous voulez me donner toutes les clefs du château. » Elle lui remet les clefs, il la fait monter sur une fenêtre et lui dit de regarder. Mais quand la bonne femme qui n'est pas plus haute qu'une cruche est montée, il la prend par les jambes et la jette dans la cour où elle se tue, et il reste maître du château et de ses trésors.

Sébillot, *Contes de la Haute-Bretagne*. Tirage à part, extrait de la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, 1892, p. 16.

1. Numéro créé pour le présent catalogue.